

Études littéraires africaines

SAADI Nourredine, *La Maison de lumière*, Paris, Albin Michel, 2000, 317 p.

Bouba Tabti



Numéro 9, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042003ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042003ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tabti, B. (2000). Compte rendu de [SAADI Nourredine, *La Maison de lumière*, Paris, Albin Michel, 2000, 317 p.] *Études littéraires africaines*, (9), 82–83.
<https://doi.org/10.7202/1042003ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ SAADI NOURREDINE, *LA MAISON DE LUMIÈRE*, PARIS, ALBIN MICHEL, 2000, 317 p.

Encadré par un prologue et un épilogue, ce roman déroule en cinq parties - on aurait envie de dire en cinq actes - l'histoire d'une maison et celle d'un pays avec lequel elle se confond depuis sa construction sous les Ottomans jusqu'à la période contemporaine.

La maison naît du double rêve d'un vizir du dey et d'un architecte d'origine mozarabe, Dani Martinass, au nom si transparent, inventant une "maison de lumière", face à la mer. Son histoire est retransmise par les Aït Ouakli, de père en fils, en une longue chaîne qui mène jusqu'à Marabout, racontant à son fils ce qui lui a été raconté et ce qu'il a lui-même vécu. Descendants de l'un des ouvriers qui participèrent à la construction de la maison, ils furent toujours associés à son histoire dont ils se trouvèrent les gardiens comme ils furent ceux de la maison, de génération en génération.

Le récit nous raconte les grands moments de la vie de ceux qui tour à tour l'occupèrent, les inscrivant dans le contexte historique qui fut le leur. La première partie qui raconte la construction de la maison est pleine du bruit du chantier gigantesque mis en œuvre et vers lequel affluent de toutes parts ceux qui espèrent y participer, campant aux portes de la Ville fascinante et interdite, comme aux portes de Carthage, les mercenaires de Salammbô. L'écriture parvient à rendre l'agitation de la ville, sa richesse, sa beauté ; elle dit quel creuset fut le chantier où se mêlèrent tant de races et de langues et à quel point fut fascinante cette entreprise. Cruelle aussi, la mort marquant l'histoire de cette maison, mort du premier des Ouakli qui fait de la maison une sépulture - les tombes s'accumuleront au fil du temps, sous le palmier près de la maison - et celle de l'architecte si attachant, assassiné par les hommes du vizir, prélude à tant d'autres morts violents qui jalonnent la double histoire de la maison et du pays.

Puis l'arrivée des "chrétiens" transforme le palais d'été du vizir en casernement, lui donnant le nom de Miramar, avant que sa mise aux enchères en fasse la propriété d'une famille juive, celle des Schebat, qui l'agrandiront ; sur fond de racisme "ordinaire", le récit décrit l'atmosphère hostile aux Juifs, le flux constant des nouveaux arrivants fuyant la misère et grossissant ce qui n'était qu'un hameau et qui devient le Village indigène tourné vers le pays profond quand le Village blanc se tourne vers la mer. La maison est ensuite habitée par un officier français qui s'y attachera au point de rêver d'être enterré lui aussi sous le palmier qui abrite les autres tombes.

Pendant la guerre d'Algérie, Miramar devient une caserne de la SAS et le texte dit quelle horreur fut cette guerre mais aussi quelle exaltation fit naître cette période pour ceux qui s'engagèrent dans le combat comme Marabout déclarant à son fils qu'elle fut pour lui "la plus belle de sa vie".

Le roman dit aussi quels rêves, quels espoirs fit naître l'indépendance, quels défis elle lançait à une jeunesse ivre de liberté ; il dit aussi le retour d'une autre guerre avec son lot de souffrances, de morts inutiles, de peur et de haines. L'assassinat de Blanche, la petite-fille de l'officier français revenue là où elle se sent chez elle, dans la maison de son enfance, et sourde aux avertissements, aux mises en garde, précipite le départ de Rabah, le fils de Marabout, qui n'avait pu jusque-là se résoudre à partir malgré les menaces de mort.

Livre empli de la violence de l'histoire qui a marqué le pays, *La Maison de lumière* l'est aussi d'une grande tendresse pour l'espace privilégié qu'est cette demeure mythique tournée vers la mer et, au-delà, pour une terre sans cesse déchirée mais où l'on sait, l'ayant si souvent vérifié, que pour irrémédiable qu'il puisse apparaître, le désastre n'est jamais définitif. Le roman de Nourredine Saadi si plein de l'éclat de la mer et du parfum des galants de nuit nous en donne à nouveau l'assurance.

■ Bouba TABTI
Université d'Alger